

Besançon le 24/10/1999.

LA FUREUR DE LIRE :

Un silence D'environ une demi-heure De Boris Schreiber, réédité aux éditions de poche Folio.

«**Quand il ouvrit le septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure.**» L'apocalypse de saint Jean.

«Boris, jeune déraciné, tenu debout par la rage à écrire et à vivre, affronte la monstruosité du monde qui l'entoure...» nous dit l'éditeur **Le cherche midi**. Qui ajoute aussitôt : «Diary, journal intime comme **une ivresse de soi**, canaliser les éruptions volcaniques et l'éveil aux sens de cet adolescent qui sait qu'il sera, à jamais, en marge...».

C'est le soir chez les Schreiber, la voix paternelle, tout à l'heure a résonné, sans réplique : «Boris, tu peux regagner ta chambre...!». Cette formule quotidienne ponctue la fin du dîner. Boris se lève et regagne cette chambre que parfois il vomit. Bien que maman lui ait dit un jour «Borinka (ou Boria, c'est selon l'humeur du moment) lui dit sa mère : ne te plains pas ! Crois-moi, les garçons de ton âge qui ont leur chambre, il n'y en a pas beaucoup. Je sais que papa n'est pas facile et que tu es tout seul ; et que tu t'ennuies, pas vrai ?»

Tirillée, dédoublée, telle sera la personnalité du petit garçon, au cours de sa petite enfance tout du moins : il y a là, Boris, reflet de l'image que ses parents lui renvoient d'une part (Boris et moi dira-t-il tout au long de la première partie) et d'autre part son moi en formation, qu'il perdra avec l'adolescence (Boris sans moi), pour devenir Boris tout court dès l'âge adulte, enfin.

Le décor est planté : Boris et son moi, seuls au milieu de deux parents que rien ne rapproche, même pas leur fils. Les repas se prennent silencieusement, puisque Wladimir (le père) lit son journal, avant d'être ponctué par la fatidique phrase : «Boris, tu peux aller te coucher...»

D'où les réactions en chaîne de Boris qui, par exemple, prend un malin plaisir à voir son père rentrer de son bureau avec un visage ravagé, suite à une insulte raciste qu'un vrai français lui a lancée «polack, juif, métèque...». Les voilà, ces braves Français «ils osent eux», se disait le petit garçon ! Lequel faisait feu de tout bois contre ce père, empêqueur de tourner en rond.

«Un jeune déraciné, tenu debout par sa rage à écrire et à vivre, affronte la monstruosité du monde qui l'entoure. Le journal intime, comme une ivresse de soi, canalise les éruptions volcaniques et l'éveil aux sens de cet adolescent qui sait qu'il sera à jamais en marge, malgré les encouragements d'un André Gide à persévérer.

Et c'est la guerre. L'Occupation. La peur du futur devient peur du présent. Boris avait déjà appris à mentir pour vivre, il apprend désormais à trahir pour survivre, se garder intact. Car l'essentiel, ce ne sont pas les idéaux, mais l'idée fixe : rester en vie. Hors de question d'avoir tant souffert pour rien et de mourir pour rien ; d'avoir franchi tant d'épreuves et de périr sous la dernière, peut-être. Survivre ! Quel qu'en soit le prix.

Ce roman autobiographique se lit d'une traite. Il est impossible de ne pas se laisser emporter par le style flamboyant, strié d'autodérision, de Boris Schreiber, écrivain hors pair s'il en est. »

Et puis tu te sentiras moins seul. Le journal c'est comme un miroir. Tu seras deux ?» Mais, au début, que de difficultés pour accoucher de ce journal que Boris écrit à l'instigation de sa mère qui lui dit un jour «Boris tu es tellement drôle quand tu racontes, pourquoi ne pas l'écrire.»

Car, il est bien là le problème de Boris qui se débat dans une relation on ne peut plus fusionnelle avec sa maman.

Et puis, en plus, il y a l'inévitable tante Génia qui, de surcroît, ne sachant pas que faire de sa vie et par goût du pouvoir, se mêle forcément de ce qui ne la regarde pas vraiment. Alors, celle-ci, fidèle à ses premiers affects choisit de se positionner du côté de son frère, à chaque fois qu'elle en a l'occasion, rivalité féminine oblige.

Pauvre Boris, ses parents l'aiment (forcément), mais lui (en réaction) ne les aime pas. Cédéra-t-il au désespoir ? Non ! Il lui reste bien le suicide, mais Boris n'y a pas vraiment pensé, sauf avec horreur parfois «tout en escomptant l'effet que cela produirait...», écrit-il dans son journal qu'il ne manquait pas de lire à sa mère, à dessein.

Ensuite, il y a le lycée, l'internat avec ces interminables dortoirs, les réfectoires assourdissants, à perdre haleine. Des camarades partout. Non pas une discipline de fer, mais la présence d'acier de tous les autres, sans même que la sienne ne soit aperçue. Et ce sexe qui, dans son enfoncement solitaire..., l'a longtemps obsédé dans sa chambre chez lui, Alors, plus moyen de s'isoler. En plus, «ce mec-là, il lit...». D'où les quolibets «T'as vu Schreiber, toujours des livres !». Et puis la guerre et l'hiver 43 arrivent avec les déportations ou l'exil. Au revoir Paris, tout juste un passage par le lac d'Annecy et l'arrivée à la gare St Charles bondée de réfugiés.

Boris doit mentir «et surtout Boris, ne va pas gaffer...», ne cesse-t-on de lui seriner aux oreilles. Car, ils sont juifs et en France on entend partout «tout ça c'est la faute aux juifs...». Alors il faut mentir pour survivre, pour rencontrer les filles qui même pour un prince charmant juif, ou simplement soupçonné l'être, ne prendraient pas de tels risques.

Mais, dans cette impossibilité à rencontrer l'âme sœur, le pire est encore l'ombre de la mère qui, en plus, jette toujours son regard inquisiteur sur Diary. «Borinka, fais attention à la facilité...», assène la maman qui n'oublie jamais qu'elle veut le voir en haut de l'affiche. D'ailleurs, «il rencontre Gide chez Gallimard...», dit-elle non sans fierté au père qui laisse tomber immédiatement «on verra bien ce que ça donnera...». Eh bien ! C'est tout vu, Gide s'intéressera beaucoup plus au petit garçon qu'à l'écrivain en herbe...

Alors pour Boris : adieu les rêves de grandeur suscités par l'auteur des Faux-monnayeurs...

Il y a du Proust dans ce roman, comme chez tout le monde peut-être ! En moins noctambule toutefois.

